

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 50 (1912)  
**Heft:** 40

**Artikel:** Les Patet à Neuchâtel  
**Autor:** V.F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-208962>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## TROIS MOIS GRATUITS

Les nouveaux abonnés au **Conteur**, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1913, recevront gratuitement ce journal durant le quatrième trimestre 1912 (octobre à fin décembre).

### LES PATET A NEUCHÂTEL

**A** l'Exposition nationale des Beaux-Arts. M. et M<sup>me</sup> Patet, épiciers, tombent sur leur jeune cousin, Alcide, qui fait de la peinture très moderne, en amateur.

M. PATET (avec effusion). — Hé! adieu, Alcide.

M<sup>me</sup> PATET (toute souriante). — Bonjour, petit cousin.

ALCIDE (l'air un peu ennuyé). — Bonjour, bonjour.

M. PATET. — Ça va bien chez vous?... Je suis bougrement content de te voir. Sauf toi, nous ne connaissons personne ici. Tu nous diras où nous pouvons avoir une bonne friture de bondelles.

ALCIDE (ne tutoie pas les Patet, dont les dehors de braves enfants du peuple offusquent son aristocratique petite personne; il ne leur dit pas vous non plus, de peur de s'attirer quelque pittoresque algarade). — Pour la bondelle, cousin, il faut aller à Auvernier ou à Saint-Blaise. On n'en trouve pas à Neuchâtel. Je ne connais ici que deux pêcheurs, et ils ne prennent jamais rien.

M<sup>me</sup> PATET (à son mari). — On a le temps de songer au dîner; nous n'avons encore rien vu, et cousin Alcide voudra bien nous montrer ce qu'il y a de plus beau, lui qui s'y connaît en peinture.

ALCIDE (médiocrement charmé à l'idée de promener ses cousins à travers les vingt salles). — Certainement, certainement.

M. PATET. — Est-ce qu'il y a des tableaux de bataille? moi, j'aime assez ça. Tu comprends, Alcide, quand on a eu un grand-père qui a fait la campagne du Sonderbund, il vous reste toujours un petit faible pour les spectacles guerriers.

ALCIDE. — Vous verrez un grenadier valaisan, qui a endossé son uniforme de parade pour la procession de la Fête-Dieu. Un peu poncif, le bon grenadier.

M. PATET. — Un peu quoi?

ALCIDE. — Poncif, de style routinier, du rabâché, quoi!

M<sup>me</sup> PATET. — Ce que j'aime, moi, c'est des histoires comme il s'en passe dans la vie de tous les jours, ou bien des dames en belles toilettes, ou de jolis bouquets de fleurs dont on croit sentir le parfum, ou encore de ces assiettes de fruits qui vous font venir l'eau à la bouche.

M. PATET. — Dis donc, Alcide, qu'est-ce que

c'est que ces jeunesses toutes nues qui s'envoient dans des flammes vertes?

ALCIDE. — C'est un motif de décoration pour un four crématoire. Très fort, n'est-ce pas?

M. PATET. — En tout cas, elles ont l'air bien mignonnes. C'est dommage de les brûler si jeunes.

M<sup>me</sup> PATET. — Et ces figures de polichinelles dans la nuit?

ALCIDE. — Oh! excessivement épatant, cela: des créations symbolisant les étoiles fixes, du maître Augusto Giacometti.

M. PATET. — Ton Auguste nous fait voir les étoiles, c'est bien vrai, en tout cas je ne distingue rien. Allons plus loin, ça sent un peu le cimetière par ici.

M<sup>me</sup> PATET. — Oh! la belle peinture!

ALCIDE. — Où donc?

M<sup>me</sup> PATET. — Là, ces paysans qui pleurent le départ de leur enfant.

M. PATET. — Ah! oui, c'est tapé, ça!

ALCIDE. — Hum! bien banal d'inspiration.

M<sup>me</sup> PATET. — Banal, banal! Tu es bien difficile, petit cousin. Regarde-voir, devant cette petite gare de village, sur le banc, cette mère écrasée par la douleur. Ne semble-t-il pas l'entendre sangloter? Et le père qui refole ses pleurs, il est tout ému, lui aussi. Et la grande sœur et le garçonnet qui suivent des yeux le train emportant le frère aîné! Tu diras tout ce que tu voudras, ça vous tire les larmes des yeux.

M. PATET. — En tout cas, le peintre qui a fait ça avait du cœur.

ALCIDE. — En fait de scène touchante, je donnerai plutôt la palme au service funèbre que voilà. Cela se passe dans le chalet de quelque village reculé. Admirez le prêtre disant la messe des morts, les parents en deuil, et dans la bière ouverte, la jeune défunte, si belle dans sa raideur cadavérique.

M<sup>me</sup> PATET. — Pauvre âme! on aurait bien dû lui laisser au moins sa chemise.

M. PATET. — Ça, c'est de la peinture pour la morgue. Voyons quelque chose de moins lugubre... Tiens, cette vieille en cachemire de noce, traînant sa chèvre!

M<sup>me</sup> PATET. — Peut-on s'attifer pareillement!

M. PATET. — C'est peut-être la chauchevieille. Elle a une de ces mines à faire trancher le lait. Et ça se fait tirer en portrait! J'aime mieux la chèvre, malgré son air diabolique. Mais elle ne vaut tout de même pas cette paire de bœufs qu'un bovaïron baigne au lac. N... de D..., les belles bêtes!

M<sup>me</sup> PATET. — Cousin Alcide, cette grande peinture toute rouge, là-bas, ne dirait-on pas un verger qui a pris feu?

ALCIDE. — Morceau capital de l'exposition, ma cousine. C'est de Cuno Amiet, un de mes amis.

M<sup>me</sup> PATET. — Je n'ai pas l'honneur de connaître ce M. Cuno. Qu'a-t-il voulu représenter?

ALCIDE. — La cueillette des pommes. N'est-ce pas parlant?

M. PATET. — Dans quel pays? Dirait-on pas

des femmes de peaux-rouges qui font la chette à la lueur des flammes de Bengale. En tout cas, je n'ai jamais vu cueillir des pommes de cette façon.

ALCIDE. — Le mode de la cueillette, le verger, les femmes, la couleur, la lumière importent peu. C'est ici un poème du geste, une symphonie des mouvements, une cristallisation géniale du galbe féminin en un acte commun en soi, mais brûlant de puissante autant qu'inconscente chaleur animale; c'est l'Art absolu, ou mieux encore, l'Art tout court.

M<sup>me</sup> PATET. — Je veux bien, mais ce n'est pas beau du tout.

ALCIDE. — L'Art peut impêtrer le Beau; il peut aussi s'en passer; il se suffit à lui-même: l'Art est l'Universel.

M. PATET. — Tu parles comme un livre, Alcide; mais je ne comprends rien à ces choses. En tout cas, je ne lui donnerais pas ma pratique, à M. Cuno... Est-ce de lui aussi, ce cadavre de femme noyée, dont une main tient une fleur jaune?

ALCIDE. — Ce n'est pas un cadavre, mais bien la divine souplesse du corps féminin, chantée par un autre génie, un nouveau Michel-Ange. Avec le grand œuvre d'Amiet, c'est le joyau de notre Salon.

M. PATET. — Eh bien, veux-tu que je te dise, Alcide, ce joyau-là, avec le respect que je te dois, je ne le mettrais pas dans nos cacaires!

M<sup>me</sup> PATET. — Voyons, mon ami, on nous entend.

M. PATET. — Et dans ces autres cadres, toutes ces femmes qui se promènent ou se roulent à terre dans l'état où elles sont venues au monde! Puisqu'elles ne sont ni au bain, ni dans leur cabinet de toilette, ni sur une table d'opération, pourquoi diantre se montrent-elles ainsi? Encore, si elles étaient jolies!

M<sup>me</sup> PATET. — Venons, tu as assez regardé ces créatures; et puis, je n'en puis plus, les jambes me rentrent dans le corps.

ALCIDE. — Il y a cependant encore bien des choses à voir, des œuvres d'un sublime inouï. Nous avons passé devant Hodler, devant Cingria le divin paysagiste, devant tant d'autres maîtres, sans nous arrêter.

M. PATET. — Non, merci. Ma femme a raison. Toutes ces peintures vous éreintent. Allons, avant de dîner, prendre un verre.

ALCIDE. — Vous ne m'en voudrez pas, mes cousins, si je ne vous accompagne pas au café; je ne prends jamais de vin.

M. PATET. — Comment, toi, fils et petit-fils de vignerons!

ALCIDE. — Les vrais artistes d'aujourd'hui ne boivent que de l'eau; par ce côté au moins, je m'efforce de leur ressembler.

M. PATET. — Je ne m'étonne plus qu'ils ne sachent pas nous faire des tableaux ragailardissants. Enfin, comme tu voudras. J'aurais eu tout de même du plaisir à vider avec toi une ou deux bouteilles de Neuchâtel, à présent ou ce soir, au départ, quand bien même les mauvaises langues de chez nous prétendent que, si on

en tête avant de se mettre au lit, il faut avoir soin de se retourner plus d'une fois entre ses draps, de peur qu'à la place où il resterait déposé, il ne trouve l'estomac. En tout cas, avec le 1911, il n'y a rien à craindre. (*Ils se quittent*).

V. F.

**Au premier.** — Dans un grand magasin ; un monsieur court nerveusement d'un endroit à un autre, ayant l'air de chercher quelque chose.

Un employé s'approche, souriant :

— Puis-je vous être utile, monsieur ?

— Je ne sais pas... J'ai perdu ma femme.

— Ah ! fait l'employé, en montrant la galerie ; le rayon de deuil est au premier.

**Coïncidence.** — Dans une ville du nord du canton, célèbre pour l'abondance de ses sobriquets, il arriva, le fait est authentique, que le nommé *Cassette* épousa la *Coquemard* et le destin voulut que l'ami *Toupin* fut témoin du mariage.

### FRANÇAIS GERMAIN

UN de nos industriels a reçu la lettre suivante, nouvel échantillon de français germain. Nous taisons les noms.

\*\*\*

« Nous remercions votre adresse honorée à un de nos correspondants, et nous nous permettons de vous offrir nos services pour la décharge de nos affaires sur le territoire de la protection de la loi industrielle.

» Au contraire de nos collègues, nous ne nous occupons pas seulement des annonces, des échantillons, des marques de fabrique et des brevets, mais nous tâchons surtout de les utiliser ; de cet effet nous sommes toujours en relation avec des gens entreprenants et qui possèdent de grands capitaux.

» Ayant été actifs plusieurs années dans des bureaux des brevets du pays et de l'étranger nous sommes en état de vous donner de bons conseils dans vos affaires des brevets, et surtout nous nous occupons bien des cas compliqués. Nous vous assurons que tous vos ordres seront exécutés prompt, répondant aux faits et de bon marché.

» Nos localités se trouvent près du bureau officiel de la propriété intellectuelle, qu'elle circonstance nous le fait possible de prendre nos informations sur une décharge des dispositions directement de cette autorité.

» Nous vous prions de bien vouloir vous adresser à nous, au cas que vous aurez à exécuter des affaires de brevets, afin que nous puissions compter vous aussi avec nos clients.

» Veuillez, etc. »

**Enfant martyr.** — Toto — huit ans — s'est enfui du domicile maternel. Il a erré pendant deux jours et deux nuits de rue en banc, et de banc en banlieue, pour venir finalement s'échouer entre les bras soupçonneux de deux agents de la force publique. Les représentants de la loi ont naturellement conduit au poste le plus proche le hirsute petit vagabond.

— Où demeures-tu ? lui demande le commissaire.

— Je ne sais pas, marmote Toto, hermétique et larmoyant.

— Comment, tu ne sais pas ? Alors, tu ne connais pas ta mère ?

— Si fait, que je la connais, sanglote Toto. Je la connais même trop bien.

— En ce cas, dis-nous son adresse.

— Jamais de la vie ! Pour que vous m'y rameniez !

— Alors quoi ? C'est donc qu'elle te donne des coups !

— Non, c'est bien pis : elle me peigne.

La livraison d'*octobre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La poésie politique et sociale chez les Tchèques, par Louis Léger, de l'Institut. — L'étranger. Conte, par F. Chavannes. — Presse suisse et politique étrangère, par Félix Bonjour, conseiller national. — L'homme dans le rang, par Robert de Traz. (Seconde et dernière partie.)

— Dans la Caroline du Sud, par Edouard Dufour. — La veuve. Nouvelle, par Charles Gos. — La proposition Berchtold et la décentralisation en Turquie, par A. Adossides. — Variétés : La Finlande d'après son atlas, par J.-El. David. — Chroniques parisiennes, allemande, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Avenue de la Gare, 23, Lausanne (Suisse).

**La journée de huit heures.** — Dans un hôpital, un malade à l'infirmière :

— Pardon, mademoiselle, quand m'apporterez-vous ma potion ?

— Pas aujourd'hui ; ma journée de huit heures est terminée.

**Extrait d'un rapport de police.** — « Cet individu a mené jusqu'ici une vie de bâton de chaise, dont le dossier est à la préfecture... »

### UNE CANDIDATURE

MONSIEUR Evariste Badaud n'était pas ce que l'on est convenu d'appeler un arriviste, un ambitieux. Modeste rentier, cultivant les fruits de son jardin en même temps qu'une douce manie consistant à collectionner des boîtes d'allumettes, il n'eût, certes, jamais songé à briguer les suffrages de ses concitoyens sans les objurgations répétées de madame Badaud, son épouse.

Cette dernière, avec ses amies, la femme du notaire, la pharmacienne et la préfète, formaient la bonne société, la « sociellité » de Collignou, petit bourg du pied du..., mais, soyons discret. Or, le pharmacien était député, le notaire était syndic et le préfet était... préfet. Seul, monsieur Badaud n'assumait aucune charge publique, ce qui désolait son épouse en qui vibraient tous les instincts d'une grande politique. Pour un peu, elle se fût comparée à Catherine de Médicis, qu'elle citait d'ailleurs une bonne demi-douzaine de fois à chacun des « cafés » de ces dames.

De là à suggérer à son mari qu'il était l'homme qu'attendaient les Collignonnais pour succéder à M. Panet, municipal, qui se retirait des affaires publiques, il n'y avait, comme on dit, qu'un pas, qui fut vite franchi.

Malgré son apathie et son amour de la vie calme et amorphe qu'il menait, M. Badaud ne pouvait refuser quoi que ce fût à celle qu'il nommait emphatiquement son guide moral, ce que d'autres, moins galants, préféreraient « son gouvernement ».

Il posa donc sa candidature, au grand étonnement de ses combourgeois.

Ce fut dès lors la vie agitée, fatigante, enflée ; les séances de son comité ; ce furent les harangues ; ce furent — hélas ! hélas ! — les soirées passées au Club des Amis, le plus distingué en même temps que le seul cercle de Collignou, soirées passées à argumenter pour ou contre l'édification d'un logis pour l'agent de police, question passionnante dont l'origine était contemporaine de la question des Balkans et dont l'importance, vous vous en rendez compte...

Monsieur Badaud alla jusqu'à prononcer un grand discours improvisé... pendant deux ou trois semaines en collaboration avec madame sa femme. Ce morceau, d'une éloquence remarquable quoique incompréhensible, débutait par une période (le mot est de madame Badaud) qui prenait à parti ex-abrupto (comme le déclara le notaire) l'hydre (M. Axonge, pharmacien, dixit) du matérialisme envahissant (ces derniers termes venant en ligne directe d'un discours de M. Jaurès).

Et elle redondait cette période : « Devant mes

yeux se dresse, voile ténébreux né d'un obscurantisme que seule une démagogie effrénée put inspirer à des sociologues d'un arrivisme éhonté, le flot envahisseur des jérémiades intéressées que font entendre des zélés fanatiques d'une conception toute métaphysique dont ils se font les thuriféraires en plagiant les formules... » et cela continuait ainsi jusqu'à ce que, à bout de souffle, l'orateur apostrophât l'hydre susdite.

Ce galimatias eut un succès colossal. « Pensez-vous s'il parle bien, on n'y a seulement rien compris ! » Quelques « demis » judicieusement offerts firent encore davantage pour la cause du candidat.

Madame Badaud exultait ; ses amies la complimentaient avec des sourires jalousement et progressivement pincés ; M. Badaud se faisait à sa gloire prochaine, tout allait donc pour le mieux.

Le triomphe était sûr d'après la future municipale, qui appuyait ce pronostic d'arguments comparatifs tirés de l'histoire de Catherine de Médicis, son modèle.

Une quinzaine se passa, puis un phénomène bizarre et inattendu se produisit. Le candidat renâclait. Sous la lampe du foyer conjugal, lorsque des soucis d'éloquence ne le forçaient point à châtier son langage — à sa façon — il osait avouer à son épouse suffoquée qu'il en avait assez de toutes ces « simagrées ».

— Je n'aime rien tant ces « fregatzes », expliquait-il.

Il est de fait que les parties de cave, les soirées de cercle, les demis pris et offerts au café, dérangeaient singulièrement la calme ordonnance de son existence.

Madame Badaud fut atterrée ; comment, elle ne serait pas municipale ; ses bonnes amies auraient cette joie de la voir échouer à l'instant où la réussite semblait assurée ? Ah ! mais non ! on allait voir ça !

Que dit-elle à son pusillanime conjoint, quels arguments fit-elle valoir ? Nous ignorons ; mais M. Badaud fut forcé, bien malgré lui, de reprendre cette vie qu'il qualifiait dédaigneusement de vie de bohème, et dut réingurgiter force liquides et reprendre ses harangues. Il réédita même les apostrophes à l'hydre et toutes choses furent de nouveau en l'état où les souhaitait madame son guide moral.

Mais, sans que rien ne l'eût fait prévoir, tant de bonne volonté, tant de sacrifices de sa part, tant de volonté tout court chez sa femme, ne furent pas comptés au candidat malgré lui.

L'épicier de la rue du Lac, dont on n'avait pas tenu compte, parce que tellement en dehors de la « société », faisait des progrès et, sans nulle prosopopée, conquérait des suffrages.

Ce qui devait arriver arriva. Le grand jour, M. Badaud qui, toute l'après-midi, s'était promené dans sa redingote de nocé sur la place, se vit cruellement préférer son rival. Comme fiche de consolation, il obtint deux voix, celle du tapissier, son débiteur, et la sienne ; ce fut du moins le bruit qui courut.

Ce piteux résultat le laissa froid ; je crois même pouvoir assurer qu'il en fut intérieurement réjoui.

Il n'en fut pas de même de madame son épouse et la phrase dont elle accueillit son évincé de mari, me servira à la fois de conclusion, d'apologie et de morale :

— Je te l'avais bien dit, tatipotze, que tu n'étais bon qu'à planter tes choux et étiqueter tes boîtes d'allumettes. Si tu m'avais écouté, tu n'aurais pas subi cet affront. Mais voilà, vous autres, les hommes... !

O femme ! sphynx énigmatique, ajouterais-je, si je ne craignais de peiner quelqu'un (mais oui, madame) que je prise fort.

B. STENNA.